

APRÈS

réflexion sur les dessins récents de Françoise Petrovitch

Je tends l'oreille, cherchant à attraper la musique de ces nouvelles œuvres. Presque toujours, en effet, la peinture émet de la musique : elle chante ou grince, fredonne ou crie, nous fait entendre violons ou flûtes, percussions, soupirs, suaves harmoniques des natures mortes...

Là, non.

C'est ça qui frappe. De ma vie, je crois, je n'ai jamais entendu un tel silence émaner de l'œuvre d'un peintre. Silence proprement sidéral.

Il s'agit pourtant dans ces dessins du monde de l'enfance et de la préadolescence, monde de la prétendue légèreté et de la prétendue innocence, il est pourtant question dans ces dessins de jeux, déguisements, masques et bandeaux sur les yeux, colin-maillard et bonhommes de neige – normalement, il devrait donc y avoir dans l'air des mélodies d'allégresse, des notes d'insouciance, des rires, rigoles, et rigolades, à tout le moins des petits cris de joie, des glapissements aigus...

Mais non. Il n'y en a pas.

Je n'entends rien.

Pas un seule son. Saisissant, ce silence : oui c'est cela qui, en premier, me saisit.

Je m'arrête : *Que s'est-il passé ?*

voilà la question, *Que s'est-il passé ?*

Dès la question posée, il devient clair que nous sommes dans *l'Après*. Un peu comme dans le roman de Cormack McCarthy *La Route*, où un homme et son fils errent dans un monde rendu méconnaissable par une catastrophe peut-être nucléaire, il semble s'être produit ici une dévastation innommable et, de même, le silence que nous entendons en regardant ces dessins de Françoise Petrovitch est celui de *l'Après*.

Après, comment dire cela, une sorte de Tchernobyl intime. On ne saura pas, ce n'est absolument pas utile de savoir, en quoi a consisté l'apocalypse, c'est peut-être tout simplement la vie, la vie normale, la vie humaine normale sur Terre, avec son cortège de violences, de cruautés, de déceptions, de trahisons et de bêtises... On n'en verra que les effets : sidération ; silence.

C'est très fort.

Tous les enfants sont des survivants, tous sont blessés. Là où la force les a frôlés, c'est rouge ; le rouge tache et déteint, rouge à lèvres, lèvres de la blessure, blessure de la vie, la vie qui bée et blesse, faisant éclore des fleurs de sang. Les visages ne racontent rien. Les lèvres des visages sont fermés. Seules s'ouvrent les lèvres de la blessure. Elles béent, parlent et crient... en silence.

Ne bouge pas, poupée : elle ne bouge pas, ne pipe pas mot, on a beau tendre l'oreille, elle n'émettra pas le moindre son, les yeux sont baissés, détournés ou vides, son sourire est celui de la plaie, tu me plaies poupée, ne bouge pas. Danse pour

nous, Cendrillon, les cendres de l'enfance, les cendres de la danse, montre-nous la lisière le liseré le liseron jupons frisettes frou-frous, ajoute quelques accessoires.

On habille la poupée, et on lui intime l'ordre de rester immobile. De se tenir tranquille. La poupée joue à être une petite fille qui joue à être une grande fille qui joue à être une femme qui joue à être une poupée. Devenir femme c'est imiter, apprendre à s'habiller à se tenir à se grimer à grimacer. Rouge sang sur bec et ongles, griffes et crocs, on se fait bête, plus bête qu'on n'est, on se perd dans la forêt mais la forêt c'est la chair. La forêt sauvage c'est la chair sauvage, sans sauvetage possible. Insauvable on s'y égare. L'enfant, garçon ou fille, est une toute petite bête vivante traquée. Toujours perdue toujours aveugle toujours masquée. Le visage est masque, les mains sont gants. Tous les criminels agissent gantés et masqués et nous sommes tous des criminels car cela a été possible et a eu lieu et nous l'avons vu et, sidérés, ne pouvons rien en dire car cela a éteint d'un seul coup toutes nos musiques.

Après, notre corps ressemble encore à un corps, mais l'ombre de notre corps ne ressemble plus à rien. C'est le tracé précis des effets du Tchernobyl intime, le tracé précis de notre être intérieur ayant perdu formes et limites, le nuage champignon de notre silence.

Nancy HUSTON

AFTERWARDS

Thoughts on Recent Drawings by Françoise Petrovitch

I listen with all my might, straining to hear the music of these new works. Painting almost invariably emits some sort of music – it sings or squeaks, hums or yells, plays the flute or the violin, conveys drumbeats, stirring rhythms, the dulcet harmonies of still life...

Here, nothing of the kind.

I think that's what strikes me most : never have I known a painter whose work radiated such silence. Like the silence of the cosmos.

Yet these drawings depict the world of childhood and adolescence – i.e., theoretically, a world of light-heartedness and innocence. They revolve around themes such as games and disguises, masks and blindfolds, blindman's buff and snowmen – so, theoretically, we should be hearing elated melody and carefree counterpoint, bursts of laughter, giggles, at the very least a few gasps of delight or shrieks of surprise...

No. Nothing of the sort.

I can't hear a thing.

Not a sound. The silence startles me – yes, it's the silence that hits me first and hardest.

I freeze : *What happened ?*

That's the question. *What in heaven's name has happened?*

The minute the question is formulated, it becomes clear that we've arrived *Afterwards*. Just as in Cormack McCarthy's novel *The Road*, which follows the endless wanderings of a man and his son through a landscape made unrecognizable by some (perhaps nuclear) catastrophe, an unspeakable devastation seems to have taken place here – and the silence we hear when we look at these drawings by Françoise Petrovitch is the silence of an *Afterwards*.

After... I'm not sure how to say it... some sort of intimate Chernobyl. We'll never know – it's utterly superfluous for us to know – what *sort* of apocalypse took place; perhaps it was no more nor less than life, normal life, normal human life on Earth, with its ceaseless violence and cruelty, its disappointments and betrayals and stupidities... All we see is the result – dumbfounded silence.

Powerful indeed.

All the children are survivors; all are wounded. Their bodies show red where the force grazed them; red stains and spreads and sticks, red lipstick on the lips of their wounds, the open sores of their lives – lives that gape and throb and make blood flowers bloom. Their faces reveal nothing. Their lips are closed. Only the lips of the wounds are open. They gape and groan and scream... in silence.

Don't move, doll : she doesn't budge, doesn't peep, no matter how hard you listen you won't get a word out of her, her eyes are lowered, averted or empty, her smile is than of an open sore, hey, doll, you sore are cute. Cut a few steps for

us, Cinderella, the ashes of childhood, the ashes of the ball, show us your pretty pettycoats and ringlets and ribbons and rustling frills, toss in a few accessories.

You dress the doll and tell it to be good. Sit still. The doll pretends to be a little girl who pretends to be a big girl who pretends to be a woman who pretends to be a doll. To become a woman is to imitate – learn to dress and walk, use make-up, bat your false eyelashes. Blood red on beak and nails, claws and fangs, act like a dumb animal, make yourself dumber than you are, wander astray in the forest but the forest is the flesh. Become wild without and within, unmanageable, unsalveagable. Lost, lost, get lost in the wildest wilderness. Boy or girl, the child is a tiny, living, hunted beast. Forever lost, forever blind and masked. Faces are masks and hands are gloves. All criminals wear gloves and masks to commit their felonies and all of us are criminals because it was possible and it happened and we saw it happen and, dumbfounded, can say nothing of it because it silenced all our musics.

Afterwards, our body still looks like a body but its shadow doesn't look like much of anything. It shows the precise contour of our intimate Chernobyl; the precise contour of our innermost being, now deprived of anything like a shape or an edge – the mushroom cloud of our silence.

Nancy HUSTON